

Marina Ortrud M. Hertrampf et Diana Mistreanu

Les espaces des xénographies féminines de langue française

S’inscrivant en faux contre la célèbre recommandation de Virginia Woolf (2020) selon laquelle une femme a besoin, pour pouvoir écrire, d’une chambre à soi que l’on puisse fermer à clé, l’œuvre littéraire des autrices qui constituent l’objet du présent volume est née de la traversée des villes, pays et continents des XX^e et XXI^e siècles. Leurs périple sont souvent volontaires et souhaités, mais ils sont aussi, parfois, fortuits, lorsqu’elles sont nées dans une famille internationale ou cosmopolite qui voyage d’un endroit à l’autre, ou bien choisis à la suite de contraintes, de vicissitudes ou de troubles politiques. Ayant une riche et complexe filiation culturelle et linguistique, nourries par de nombreuses langues et par différents contextes socio-historiques, redevables aux littératures du monde et insérant avec audace leurs propres voix au sein de ces dernières, les xénographies féminines de langue française posent pourtant de nombreuses questions, auxquelles ce livre se propose de fournir des pistes de réflexion et de réponse. Placé dans la continuité des travaux entamés par Margarita Alfaro Amieiro, Stéphane Sawas et Ana Belén Soto Cano (2020), qui proposent la notion de la xénographie féminine pour désigner un ensemble de situations en lien avec l’immigration, l’exil ou le voyage volontaire, et définies par la rencontre avec l’altérité culturelle, linguistique, sociale, artistique ou idéologique, notre ouvrage a un triple objectif.

Dans un premier temps, il s’agit d’approfondir la connaissance et l’analyse de la littérature produite par des écrivaines « venues d’ailleurs », souvent invisibilisées dans l’établissement des canons littéraires et dont la présence est à chercher aussi bien dans « les silences de l’histoire », pour emprunter l’expression proposée par Michelle Perrot (2020) décrivant la place des femmes à travers les siècles, mais aussi dans les coins d’ombre de la critique – avec, certes, des exceptions notables, dont quelques-unes, comme Elsa Triolet, sont également représentées dans ce volume. La voie d’accès à leur création que nous avons choisie est double, reposant sur les *topoi* qui définissent aussi bien leur œuvre que leur bio-

graphie, à savoir la langue et l'espace. En effet, les autrices discutées dans ce volume n'écrivent jamais d'un point de vue statique, mais après avoir parcouru différents continents et déménagé d'un pays à l'autre. Ayant échangé l'intimité protectrice de leur « chambre à elle », pour reprendre l'expression de Virginia Woolf (2020), contre la possibilité ou la nécessité d'habiter un monde tout aussi vaste que surprenant et imprévisible, ces écrivaines ont ainsi créé à partir d'une situation de transgression. Le franchissement des frontières linguistiques, géographiques ou conceptuelles joue un rôle central dans leur parcours, aussi bien sous la forme de l'action, car elles conçoivent leur création littéraire comme une activité d'institution permanente d'un sens (Lotman 2005), que sous l'aspect du contact culturel, équivalant, avec E. T. Hall et Mildred Reed Hall (1990), la culture avec une forme de communication reposant sur le triptyque formé par le contexte, l'espace et le temps, dans leurs nombreuses configurations possibles. Souvent postcoloniale, leur poétique fait écho aux travaux théoriques de Homi Bhabha (1994) sur le rapport entre culture et espace, leur « expérience migratoire » (Bhabha 1999, 212-224) étant le catalyseur de la déconstruction de notions comme la classe ou le genre, en même temps que le véhicule d'une invitation à aller au-delà de ces notions pour remettre en question les représentations monolithiques mises à la disposition des individus par une culture afin de s'ouvrir à la diversité du monde.

Dans un second temps, notre projet s'inscrit dans le sillage des travaux d'histoire littéraire portant sur les femmes, se proposant de contribuer à la désinvisibilisation et à la réactualisation d'écrivaines négligées par la réception en raison de leur identité féminine. Et si les autrices xénographes contemporaines ne sont plus invisibles aujourd'hui en Europe ou en Amérique du Nord, leur situation n'est pas moins révélatrice, comme le montre l'historien Ivan Jablonka (2019), du travail qu'il nous reste à faire pour atteindre une égalité de genre aussi bien dans nos pratiques que dans nos représentations. En effet, d'un côté, les écrivaines xénographes n'existent souvent pas en tant qu'autrices dans leur société d'origine, et d'un autre côté, dans leur pays d'adoption, elles sont constamment marginalisées ou victimes de micro-agressions dans les interactions sociales, ce qui fait que leur voix doit s'efforcer de se frayer un chemin vers les marchés du livre en dehors des maisons d'édition et des collections consacrées aux minorités nationales. Dans un contexte

où ces écrivaines sont des subalternes, dans le sens que Spivak confère à cette notion (1988, 271-313), c'est-à-dire placées en dehors des systèmes de représentation dominants, les analyses recueillies dans notre volume visent à les rendre (plus) visibles.

Le statut de subalterne des xénographes de langue française nous amène au troisième objectif de notre volume. Si certaines des autrices faisant l'objet de cet ouvrage jouissent d'une réception favorable, au moins en apparence, dans le monde euro-atlantique, elles font souvent l'objet d'un discours exotisant, voire orientalisant (Said 2005), les réduisant à leur appartenance nationale, ethnique et de genre. Les dimensions narrative, stylistique, esthétique, conceptuelle et politique de leur œuvre sont souvent négligées, au profit d'un prisme de lecture se contentant de mettre en évidence leur féminité et leur étrangeté. Or, si ces écrivaines ont effectivement « une personnalité remarquable » (De Chalonge 2020, 266), nourrie de leur statut de femmes étrangères et d'une intense expérience migratoire inter-, voire transculturelle, de même que de la traversée d'événements historiques complexes, mouvementés et violents, nous nous inscrivons en faux contre la tendance à réduire le débat critique à leur identité, qu'il s'agisse de leurs différentes appartenances ou bien de la difficulté à les classer dans des catégories préétablies, qu'elles remettent en cause aussi bien par leur existence que dans leur création. Il est question, au contraire, de montrer comment la xénographie féminine est un instrument de réflexion sur le monde, d'interrogation et de remise en question critique de ce dernier. Enracinée dans leur expérience personnelle, l'œuvre des autrices illustrées dans ce volume est ainsi souvent teintée d'éléments autobiographiques, empruntant la voie de l'autofiction, voire, parfois, de l'autothéorie, au sens accordé par Lauren Fournier à cette notion (2022), à savoir celui d'une pensée critique sur les aspects sociopolitiques du monde prenant comme point d'ancrage la vie intime de la personne produisant ce discours. Et quand elles restent, ne serait-ce qu'en apparence, dans la sphère de la fiction, les xénographies consistent souvent dans ce que le critique littéraire Adam Kirsch appelle des « romans globaux » (2017), qui mettent en scène les problématiques d'un monde actuel globalisé, dont les différentes dimensions et espaces géopolitiques sont dépeints comme étant étroitement interconnectés. Il est important de souligner cependant que les écrivaines xénographes ne se bornent pas à illustrer le monde qu'elles traversent, souvent au prix

de nombreuses épreuves et difficultés. Au contraire, elles le scrutent, se glissent dans ses brèches et ses bas-fonds, explorent ses failles, et ce faisant, se fixent comme objectif de le régénérer par leur plume, fournissant dans leurs univers diégétiques les clés pour un ressourcement du monde. Ce dernier peut prendre la forme d'un engagement pour les valeurs démocratiques, celle de la création d'espaces intimes qui favorisent la complicité et la sororité, ou celle du réinvestissement de l'existence par le plaisir, comme l'acte de savourer un plat ou de s'attarder sur les odeurs d'une saison.

La xénographie est un terme englobant à la fois les autrices issues des anciennes colonies françaises maîtrisant leur langue d'expression littéraire depuis l'enfance, et les autrices exophones (Arndt/Naguschewski/Stockhammer 2007) ou translingues (Ausoni 2018), écrivant dans une langue qui leur est étrangère. L'emploi de la notion de xénographie permet de dépasser la disjonction entre littérature française et littérature francophone ou francographe, terminologie chargée de connotations coloniales et d'implications axiologiques dont les limites ont déjà été soulignées aussi bien par les écrivains que par la critique littéraire (Rouaud/Le Bris 2007). En outre, les écrivaines xénographes produisent leur œuvre dans une diversité de contextes, cet ouvrage ne se limitant pas aux xénographies européennes (cf. Alfaro Amieiro/Sawas/Soto Cano 2020), mais interrogeant aussi les créations provenant d'autrices émigrées au Canada ou ayant vécu dans plusieurs pays, parfois sur des continents différents. Nous proposons ainsi au lecteur et à la lectrice une réflexion globale et transcontinentale sur la xénographie, prenant en compte une vaste palette de trajectoires migratoires et de rapports à la langue française. Certaines des autrices analysées dans cet ouvrage proviennent de territoires autrefois occupés par la France, comme la Camerounaise Hemley Boum, dont Melanie Koch-Fröhlich examine la relation entre guerre, espace et identité(s), et l'Algérienne Leïla Sebbar, dont Cindy Gervolino analyse le rapport entre exil, territoire et non-appartenance dans le roman *Le silence des rives*. D'autres écrivaines relèvent de ce que nous proposons d'appeler « francophonies insolites », à savoir le fait d'être née dans un contexte historique dépourvu de rapport colonial à la France, mais d'avoir choisi, pour diverses raisons, comme celle de fuir un régime politique autoritaire ou de développer des affinités culturelles avec la culture française, d'émigrer dans un pays francophone et de créer

une œuvre littéraire en français. Cette catégorie comprend des autrices provenant d'espaces aussi variés que la Chine, comme Ying Chen, dont Karine Beaudoin examine les romans à travers le prisme de ce qu'elle appelle « l'effet-espace », ou le Japon, dont les ressortissantes constituent l'objet de la contribution d'Anna Bourges-Celaries. Les écrivaines d'origine iranienne, quant à elles, occupent une place privilégiée dans ce volume, sous la plume d'Olympia Antoniadou, de Tatiana Lettany et de Kirsten von Hagen. Les œuvres de trois écrivaines ayant fui les vicissitudes politiques de l'Europe de l'Est au long du XX^e siècle, la Russe Elsa Triolet et la Lituanienne Ugnė Karvelis, établies en France, et Ljubica Milićević, née dans l'ex-Yougoslavie et émigrée au Québec, sont ensuite examinées par Vera Gajiu, Diana Mistreanu et Milica Marinković. Enfin, les trois derniers chapitres portent sur des écrivaines ayant eu un parcours encore plus complexe, mélangeant plusieurs origines nationales à une trajectoire qui les a amenées à vivre parmi de nombreuses langues et à parcourir divers espaces culturels. Ainsi, Santa Vanessa Cavalari s'intéresse aux hétérotopies et à l'hétéroglossie d'Alba De Céspedes, Marina Ortrud M. Hertrampf analyse *Le bel exil* d'Adélaïde Blasquez à la lumière de la polyphonie translingue de l'autrice, alors que Bianca Vallarano examine l'œuvre d'Elisa Chimenti sous l'angle du plurilinguisme et de la relation entre les femmes, l'espace et l'art du récit.

Loin de constituer un panorama complet des xénographies féminines de langue française des XX^e et XXI^e siècles, notre ouvrage met en évidence la richesse encore inexplorée de ce territoire littéraire, posant des questions et ouvrant des voies théoriques et analytiques dont, nous l'espérons, la recherche prendra le relais pour les approfondir. En effet, en quittant non seulement leur chambre, leur pays et leur culture d'origine, mais en connaissant aussi la nécessité d'utiliser l'art du récit avec ruse, pour se sauver, à l'instar de Shéhérazade, les écrivaines xénographes racontent le monde sans aucune contrainte extérieure, leur littérature étant le résultat de leur confrontation intime avec ce dernier, qui se décline sous le signe d'une liberté dont l'acquisition reste toujours inachevée, mais qui donne lieu à des explorations spatiales et linguistiques qu'elles transforment en vecteurs d'une inépuisable fécondité créatrice.

Bibliographie

- Alfaro Amieiro, Margarita/Sawas, Stéphane/Soto Cano, Ana Belén (dir.) (2020) : *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*, Bruxelles : Peter Lang.
- Arndt, Susan/Naguschewski, Dirk/Stockhammer, Robert (dir.) (2007) : *Exophonie Anderssprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin : Kadmos.
- Ausoni, Alain (2018) : *Mémoires d'outre-langue. L'écriture translingue de soi*, Genève : Slatkine Érudition.
- Bhabha, Homi K. (1994) : *The Location of Culture*, New York : Routledge.
- De Chalonge, Florence (2020) : « Le roman des romancières. 1914-1980 », in : Reid, Martine (dir.) : *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, II. XIX^e-XXI^e siècle. Francophonies*, Paris : Gallimard, 263-376.
- Fournier, Lauren (2022) : *Autotheory as Feminist Practice in Art, Writing, and Criticism*, Cambridge (MA) : MIT Press.
- Hall, E. T./Reed Hall, Mildred (1990) : *Understanding Cultural Differences*, Yarmouth : Intercultural Press.
- Jablonka, Ivan (2019) : *Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Paris : Le Seuil.
- Kirsch, Adam (2017) : *The Global Novel. Writing the World in the 21st Century*, New York : Columbia Global Reports.
- Le Bris, Michel/Rouaud, Jean (dir.) (2007), *Pour une littérature-monde*, Paris : Gallimard.
- Lotman, Jouri (2005) : *L'explosion et la culture*, Limoges : PULIM.
- Perrot, Michelle (2020) : *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris : Flammarion.
- Said, Edward W. (2005) : *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris : Le Seuil.
- Spivak, Gayatri (1988) : « Can the Subaltern Speak ? », in : Nelson, Cary/Grossberg, Lawrence (dir.) : *Marxism and the Interpretation of Culture*, Londres : Macmillan, 271-313.